

# NAPOLEON

PAUL BELETTE

# NAPOLÉON

SA VIE, SES GUERRES

---

**5<sup>e</sup> EDITION**

---



L. OPDEBEEK

— ÉDITEUR —

ANVERS

# NAPOLÉON

## SA VIE, SES GUERRES

---

### CHAPITRE I

---

#### Sa jeunesse

La ville de Corte, en Corse, présentait le 15 Juin 1769 une image de trouble et de désolation ; une armée française allait pénétrer dans cette ville. Les habitants allaient chercher un asile dans les chaînes élevées du Monte-Rotondo.

Parmi les fugitifs était Charles Bonaparte, père de Napoléon. C'était un homme distingué sous tous les rapports ; d'un esprit vif et pénétrant, d'une éloquence chaleureuse et persuasive, et complètement dévoué à la cause de son pays, il avait déployé du talent et du courage dans la guerre contre les Génois ; il s'était placé très-haut dans l'estime de ses compatriotes, et surtout dans celle du fameux Paoli, dont il avait obtenu la confiance et l'amitié.

Il était accompagné par sa jeune épouse Lœtitia Ramolini.

La beauté de Lœtitia, son regard plein de douceur, ses traits fins et délicats, semblaient s'accorder mal avec cette audace aventureuse qui l'entraînait sur les pas d'un robuste combattant. Mais les lignes hardies et régulières de son nez aquilin, les angles comprimés de sa lèvre dédaigneuse, les feux soudains qui éclairaient parfois sa prunelle, révélaient une opiniâtre énergie, et sous ce front brillant se cachaient de mâles pensées. Plus tard, lorsqu'un veuvage prématuré eut fait de la femme le chef de la famille, et d'une famille proscrite, lorsque cette mère de huit enfants eut à lutter seule contre les difficultés du sort, ses traits, souvent contractés par le malheur, prirent une teinte de rudesse qu'ils n'avaient pas encore à l'époque dont nous parlons ; la femme gracieuse fit place à la femme forte, et ses regards gagnèrent en éclat ce qu'ils perdirent en douceur.

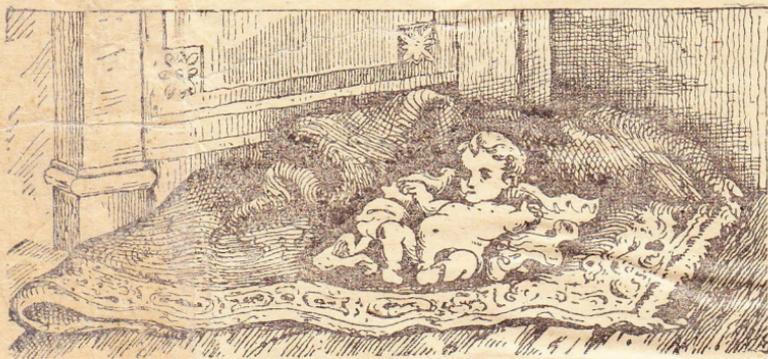
Une telle femme n'était pas faite pour abandonner Charles Bonaparte aux moments de sa détresse. Elle l'accompagnait dans sa fuite, emmenant avec elle son fils Joseph, encore enfant.

Les fatigues de la route auraient dû cependant l'effrayer alors, car Dieu allait de nouveau bénir son union.

La troupe fugitive gagna une retraite sûre au pied du Monte-Rotondo ; mais des privations de toute espèce, des angoisses de toutes les heures, apportèrent de cruelles épreuves au courage des proscrits. Un mois environ se passa dans d'opiniâtres souffrances, lorsqu'enfin l'île conquise ayant été annexée à la France, la famille Bonaparte dut se résigner à faire partie d'une grande nation, et, quittant les montagnes, revint se fixer à Ajaccio.

Le jour de l'Assomption, Lœtitia voulut aller à l'église pour célébrer la fête de Notre-Dame d'août.

Mais au milieu de la messe, elle dût regagner sa maison, et un enfant qui fut appelé Napoléone, vit le jour sur un vieux tapis à personnages homériques.



C'était l'usage dans la famille de donner ce nom à l'un des fils, en mémoire d'un Napoléone Orsini, célèbre en Italie.

Napoléon eut pour premiers langues un vieux tapis disposé à la hâte pour le recevoir et qui représentait ces héros d'Homère qu'il devait surpasser un jour.

Les auteurs de divers mémoires contemporains sont tombés dans une étrange contradiction, en cherchant à prouver que, dans l'enfance de Napoléon, rien ne décèla son génie. Napoléon a pris soin lui-

même de nous mettre en garde contre ces exagérations d'un enthousiasme rétrospectif :

— Je n'étais, dit-il, qu'un enfant obstiné et curieux.

Il est certain que Napoléon n'avait pas gagné la bataille d'Austerlitz à dix ans, et qu'il avait du chemin à faire, de son maillot aux Tuileries. Mais ces mêmes écrivains lui prêtent en même temps des habitudes étrangères à son âge ; ils racontent sa gravité précoce, son humeur pensive, ses rêveries solitaires, sa fermeté d'âme, son obstination même, qui ne cédaient que devant la volonté de sa mère. Ils parlent aussi de sa générosité, de son horreur pour la délation, qui défiait les privations les plus dures. Une faute avait-elle été commise par ses frères, c'était sur lui que tombaient tout d'abord le soupçon et le châtement. Il ne se défendait pas ; il se laissait condamner au pain et à l'eau pendant plusieurs jours, sans daigner se justifier, sans se plaindre, jusqu'à ce que la vérité fût découverte. Il trouvait plus facile, et plus noble surtout, de souffrir et de se taire, que de dénoncer un frère ou une sœur.

Nous pouvons citer à cet égard une anecdote rapportée par la duchesse d'Abrantès, et qu'elle dit tenir de Napoléon lui-même.

Le chanoine Lucien Bonaparte, oncle de Charles, avait envoyé à la famille une grande corbeille de raisins, de figues et de cédrats. Les fruits disparurent, et Napoléon fut accusé par une de ses sœurs de les avoir dérobés et mangés. Il avait alors sept ans. Interrogé avec sévérité, il nia, et, comme il niait il fut fouetté. On lui dit de demander grâce, et qu'il lui serait pardonné. Il répondit qu'il n'avait pas de grâce à demander puisqu'il n'était pas coupable ; on ne le crut pas, et les coups de verge recommencèrent. Mais rien ne put vaincre sa résolution. Trois jours se passèrent, pendant lesquels il n'eut à manger que du pain et du fromage. Il ne versa pas une larme, et se montra seulement triste, mais sans bouderie. Enfin, le quatrième jour, une petite amie de Marianne Bonaparte revint de la vigne de son père, et, ayant su ce qui s'était passé, alla s'accuser, et dire que c'était elle et Marianne qui avaient mangé les fruits. On apprit en outre que Napoléon n'ignorait pas la culpabilité de sa sœur.

« On prétend, écrit Emile Marco qu'il n'y a que le méchant qui aime la solitude. C'est une assertion complètement erronée ; on oublie deux autres sentiments : le chagrin et la conscience de sa supériorité

On montre encore, près d'Ajaccio, en face de la petite île de Sanguiniera, dans un jardin qui a appartenu à la famille Fesch, sous un rocher sauvage, une sombre retraite où le jeune Napoléon aimait à passer seul de longues heures de rêverie ; on l'appelle aujourd'hui la Grotte Napoléon. Qui sait quelles idées fermentent alors dans cette tête ardente ? On fait voir aussi, à Ajaccio, un petit canon du poids de 30 livres, qui était alors son jouet favori ; innocent prélude à ses guerres de géants qu'ils devait entreprendre un jour.»

Dès l'âge de cinq ans, on l'avait mis dans une demi-pension dont le maître était de la connaissance de sa famille. Ses petits camarades le taquinaient souvent sur ce qu'ils appelaient sa sauvagerie, et le plaisantaient sur la négligence de sa toilette. Quelquefois aussi ils lui faisaient des espiègeries, lui cachaient ses livres, ou lui dérobaient les friandises que sa mère déposait chaque matin dans son petit panier. Le jeune Napoléon supportait patiemment tout cela, et se contentait de lancer un regard de dédain à ses condisciples.

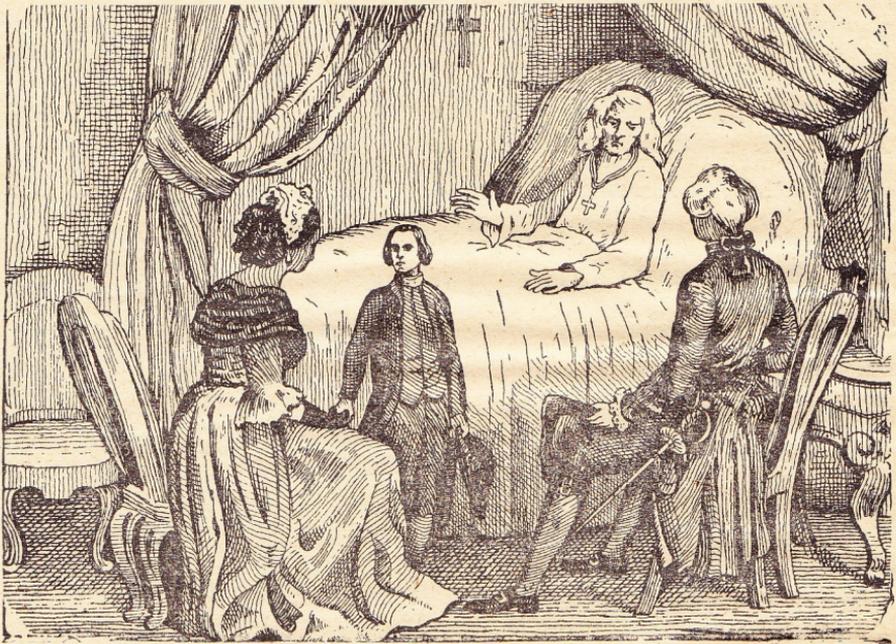
Toutefois, lorsque ceux-ci poussaient la plaisanterie au-delà des bornes permises, oh ! alors sa fierté se révoltait, il les défiait en masse ; le nombre ne l'arrêtait pas : il ne comptait jamais.

Il donna, au surplus, dès cette époque, des preuves beaucoup plus louables de son courage, de son dévouement et de sa présence d'esprit. Un soir, comme il revenait de la pension, une poutre se détacha du plafond de la chambre où se tenaient son grand-oncle et ses frères. Tout le monde s'enfuit épouvanté ; tout le monde... excepté lui ! N'écoutant qu'un admirable instinct, au lieu de fuir, il s'élança en avant, roidit ses faibles bras, et les lève pour recevoir et soutenir la poutre qui s'affaisse, jusqu'à ce qu'on soit venu l'étayer plus solidement.

— Bien ! très bien, Napoléone ! s'écria le vieillard après être remis de sa frayeur ; tu seras le sauveur de ta famille !

Ce grand-oncle de Napoléon, archidiacre d'Ajaccio, était le principal instituteur de ses petits-neveux. La fortune de Charles Bonaparte, leur père, ne lui permettant pas de recourir à d'autres maîtres pour ses enfants, et, lui-même, tout éclairé qu'il était, ne pouvant se charger de leur éducation, c'était au prélat qu'il avait confié le soin de veiller sur eux. Quoique ce dernier fût souvent obligé de garder le lit, à cause de son grand âge et de ses infirmités, son esprit d'ordre

et sa sage économie faisaient régner l'abondance dans la maison. La situation de la famille Bonaparte était donc assez prospère, lorsqu'elle eut le malheur de perdre ce digne prêtre, qui n'avait cessé de veiller sur elle avec la tendresse et la sollicitude d'un second père. Ce fut dans ce moment solennel, à son lit de mort, et au milieu de ses petits-neveux, inclinés sous sa bénédiction et écoutant avec une douleur recueillie ses derniers conseils, qu'il prononça ces paroles mémorables, les regards en quelque sorte fixés sur l'avenir :



— Il est inutile de songer à la fortune de Napoléone : il se la fera lui-même. Joseph, tu es l'aîné de la famille ; mais ton frère Napoléone en est le chef : garde-toi de l'oublier !

On sait si les événements justifèrent la prévision du mourant !

Il venait d'atteindre sa dixième année, quand Charles Bonaparte, son père, député de la noblesse des états de Corse, vint à Versailles, amenant avec lui son fils Napoléon et sa fille Elisa. La politique de la France appelait aux écoles royales les enfants des familles nobles de la nouvelle conquête : aussi Elisa fut-elle placée à Saint-Cyr, et Napoléon à Brienne.

C'est dans une de ses missions de Versailles que le père de Napoléon fut atteint de la maladie dont il mourut.

Napoléon était entré avec joie à l'École de Brienne. Il se fit remarquer de ses maîtres par une application forte et soutenue ; mais il était pour ainsi dire le solitaire de l'École. Lorsqu'il lui arrivait de se rapprocher des autres élèves, leurs rapports avec lui étaient d'une nature singulière : ses égaux se pliaient instinctivement à son caractère dont la supériorité, quelquefois chagrine, exerçait sur eux un empire absolu.

Lui-même, soit qu'il les dominât, soit qu'il leur restât étranger, semblait leur inspirer plus de crainte et de déférence que d'amitié. Et cependant les affections de ce genre auxquelles il demeura fidèle, dans sa plus haute fortune, prouvèrent assez par la suite qu'il était susceptible des plus nobles sentiments qui puissent embellir et honorer la jeunesse.

Son nom, que l'accent corse lui faisait prononcer *Napailonné*, lui valut, de la part de certains de ses camarades, peu après son arrivée parmi eux, le sobriquet de *la paille au nez* ; mais aussi, dès ce moment, on remarqua un changement notable dans son caractère. Tout en se pliant à la discipline commune, il devint rêveur et morose. Il passait



ses récréations dans la bibliothèque de l'École, à lire Polybe, Plutarque et Ossian. La lecture de ces anciens historiens et du barde écossais était pour lui un besoin impérieux. Il fallait déjà une nourriture forte à cet esprit puissant, à cette imagination grandiose. Des faits d'une autre nature trahissaient aussi ses inclinations militaires. Lorsqu'il daignait s'associer aux exercices de ses compagnons, les

jeux qu'il leur proposait, empruntés à l'antiquité, étaient toujours des actions dans lesquelles on se battait avec fureur et toujours sous ses ordres. Passionné pour l'étude des sciences, il ne rêvait qu'aux moyens d'appliquer les théories de l'art à la patrie de la fortification et de la défense.

Pendant le rigoureux hiver de 1783 à 1784, la neige, étant tombée avec abondance, couvrit les jardins et les cours de l'École. On ne vit çà et là que des retranchements, des bastions et des redoutes de neige.

Tous les élèves concouraient avec ardeur à ces ouvrages. Napoléon avait ordonné, dirigé et conduit lui-même les travaux.



A peine furent-ils achevés, que l'ingénieur devint général. Il prescrivit l'ordre d'attaque et le système de défense, régla les mouvements des deux partis, et, se plaçant tantôt à la tête des assiégeants, tantôt à la tête des assiégés, il excita l'admiration des élèves et des spectateurs étrangers à l'École, accourus pour jouir de ce spectacle. Il étonna tout le monde par la fécondité de ses ressources et la précision de son commandement. De ce jour il devint une espèce de héros pour les maîtres comme pour les élèves.

Aux grandes fêtes de Brienne, aux distributions solennelles des prix, où étaient admis les habitants des environs, c'était l'usage que

les postes chargés de maintenir l'ordre inférieur fussent entièrement composés d'élèves.

On choisissait, pour officiers-commandants, ceux qui s'étaient le plus distingués dans le cours de l'année par leur bonne conduite. Napoléon ne manqua jamais de mériter cet honneur. Or, à l'une de ces solennités, il commandait le *poste de la comédie*.

Les élèves devaient représenter la *Mort de César*, et la foule se pressait aux portes de la salle de spectacle. D'après la consigne, on ne pouvait y pénétrer qu'avec des billets. La femme du concierge de l'École n'en avait pas. Elle se présente néanmoins : Napoléon tout entier à sa nouvelle dignité, ne connaissant que la discipline militaire, et sachant qu'on ne doit jamais enfreindre une consigne, fait refuser l'entrée à cette femme. Ce refus irrite violemment cette dernière qui s'emporte en injures. La foule veut prendre fait et cause pour elle. Le sergent de garde se hâte de prévenir son chef ; Napoléon se montre sur le seuil de la porte, et, promenant un regard assuré sur cette multitude ameutée :



— Qu'on fasse éloigner cette femme, qui apporte ici la licence des camps ! s'écrie-t-il d'une voix éclatante.

Et son geste, autant que ses paroles, impose à cette foule mutinée, qui se retire aussitôt sans proférer le moindre murmure.

Napoléon resta à Brienne jusqu'à l'âge de quatorze ans. En 1783, le chevalier de Kéralio, inspecteur des écoles militaires de France,